

# Nounous ivoiriennes et port du pagne en région parisienne

par Anne Grosfilley

La région parisienne compte une population immigrée d'origine africaine nombreuse, mais aussi variée. Pendant des dizaines d'années, les femmes africaines arrivaient après leur conjoint, dans le cadre du regroupement familial.<sup>1</sup> L'homme était le pilier économique du foyer. A ce flux de population de la zone sahélienne islamisée s'ajoute, surtout depuis les années 1990, une vague migratoire de femmes christianisées venues seules en France, qui s'occupent des jeunes enfants des familles bourgeoises. L'étude de ces nounous,<sup>2</sup> principalement ivoiriennes, révèle le parcours de ces femmes et le rôle qu'elles jouent dans la société française. Dans leurs tâches quotidiennes où elles doivent se faire invisibles dans un milieu allogène, le pagne devient un lieu de cristallisation de leur identité.

## Partir, une décision à contre cœur bien couteuse

L'immigration en France de ces Ivoiriennes ne résulte pas d'un coup de tête et cette décision est souvent accompagnée d'une souffrance. Depuis les années 1990, la Côte d'Ivoire a connu une série de troubles politiques et cette période d'insécurité a engendré une crise économique. Abidjan a perdu son aura en Afrique de l'Ouest. Dans cette période d'incertitude globale, certaines femmes doivent de surcroît faire face à une situation personnelle difficile : ayant été quittées par leur conjoint, elles se retrouvent seules à subvenir aux besoins de leurs enfants. Malgré un petit diplôme, la précarité les gagne vite et elles ne voient que l'émigration comme seul espoir. Ce choix personnel s'inscrit rapidement dans une dimension collective. La femme partira seule mais sa famille élargie lui facilitera son départ, instaurant aussi de manière implicite une dette psychologique et matérielle très lourde. Elle va devoir laisser ses enfants, c'est-à-dire les confier à une parente. Cette pratique est courante dans les traditions africaines d'Afrique de l'Ouest, où l'on héberge souvent un neveu ou une nièce. En revanche, malgré les liens de solidarité familiale, cet enfant n'a souvent pas le même statut, et on lui demande bien plus de participer aux tâches domestiques que de fréquenter l'école. Pour compenser sa peine, la femme émigrée va donc envoyer le plus souvent possible de l'argent afin que ses enfants soient scolarisés. Ces virements deviennent autant une manne matérielle que des preuves d'amour d'une mère qui vit chaque jour dans la douleur de l'éloignement et l'incertitude du sort de ses enfants.

La femme part seule mais est mandatée par le groupe, pour des raisons économiques. En effet, émigrer en France coûte cher, car l'Etat français exige de nombreuses garanties avant de délivrer un visa. Ce sont donc différents acteurs d'un réseau familial qui rendent possible le départ.

Chacun se cotise afin de payer le billet d'avion, les frais des démarches administratives, et de constituer un petit pécule pour les premières semaines en France, pour dédommager la personne qui s'occupera de lui trouver son premier logement ainsi qu'un emploi.

En quelque sorte, le groupe cautionne le départ d'une femme à Paris car ses membres estiment qu'elle possède des capacités physiques et mentales pour se débrouiller et commencer à rembourser sa dette. Malgré les apparences, ceux qui restent au pays sont souvent "les gagnants" car ils reçoivent chaque mois des euros leur permettant d'améliorer leur train de vie, et tirent un certain prestige à avoir un parent qui réside à Paris, comme ce fut le cas chez les générations précédentes pour les villageois qui avaient de la famille à Abidjan. La femme qui immigré en France connaît vite la désillusion. Elle découvre les difficultés pour se loger, devant souvent partager une chambre avec des compatriotes, et peut même se retrouver exploitée par une autre Ivoirienne. N'ayant souvent qu'un visa de touriste pour quelques jours, elle risque de tomber dans la clandestinité et de voir ses droits légaux (à la santé, au travail, au logement) diminuer. Toutes ces femmes s'aperçoivent vite que leur formation professionnelle sera vaine en France, et que c'est sur leur seul courage qu'elles peuvent compter pour trouver du travail. Elles comprennent qu'elles doivent tout accepter, même l'exploitation, car elles sont rentrées dans un système de dette. Si elles obtiennent un bon salaire, elles seront heureuses d'envoyer une grosse somme au pays, et durant les périodes difficiles, elles continueront tout de même à honorer des mandats généreux, par honte d'avouer leurs difficultés.

Vivant dans une chambre insalubre ou de petits logements en grande banlieue, elles pourront toutefois découvrir le faste de la vie parisienne bourgeoise, mais d'une façon bien particulière et amère, en devenant les employées de ces familles riches.

## Passer ses journées dans une maison bourgeoise : une vie de nounou

Ces Ivoiriennes doivent rapidement travailler pour gagner de l'argent. Grâce à un réseau de solidarité, elles découvrent que ce sont les métiers du *care* qui leur ouvrent une opportunité professionnelle. Selon les clichés de l'Occident sur l'Afrique, les "vieux" sont beaucoup mieux traités dans les pays du Sud qu'en Europe, et ces femmes auront la patience nécessaire pour s'occuper des personnes âgées dans des villes où la population vieillissante et dépendante accroît. De même, elles seraient culturellement disposées à s'occuper d'enfants en bas âge. Grâce à une défiscalisation des emplois à la personne, face à la pénu-



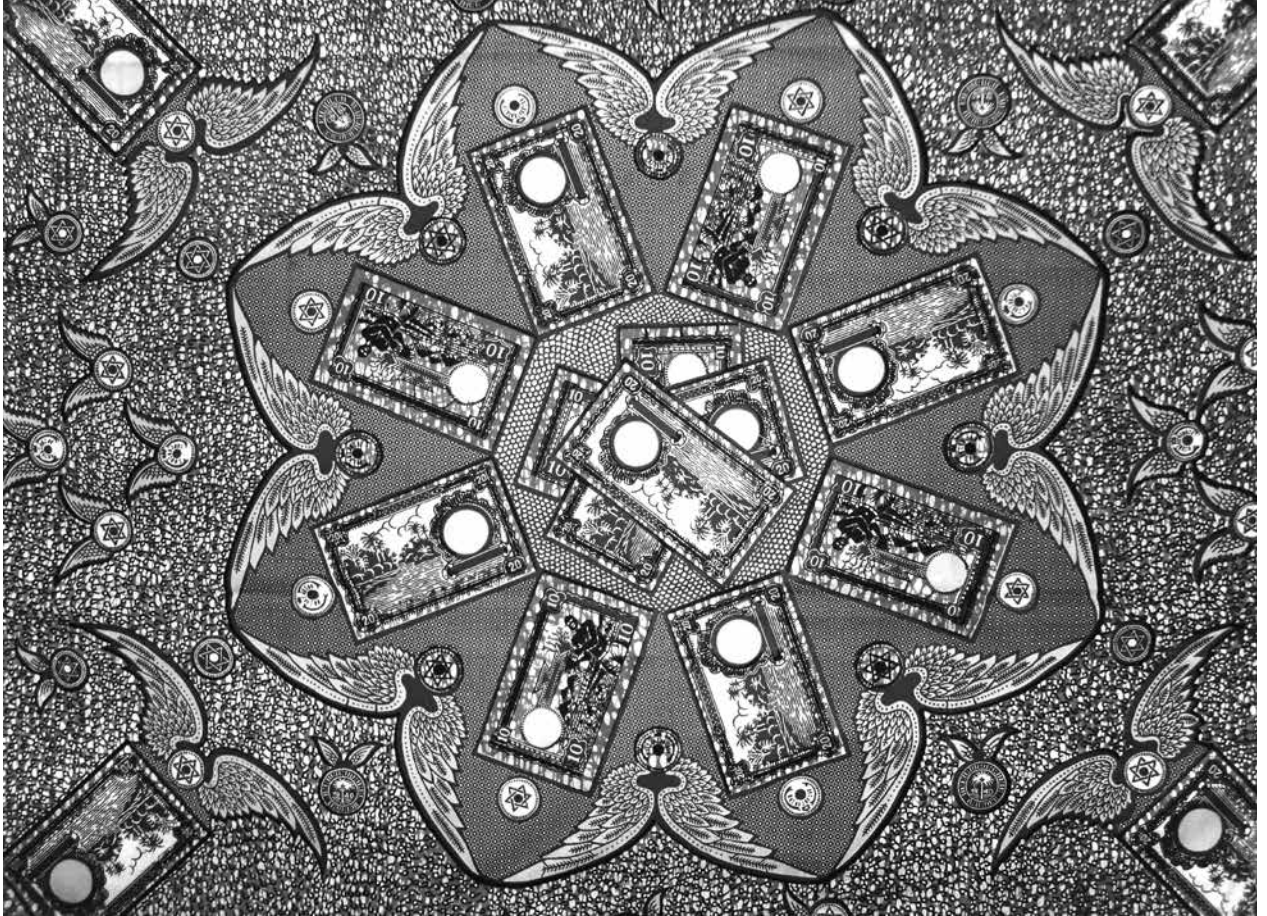
Nella pagina accanto: All'uscita della metro di Porte de la Chapelle, zona multietnica di Parigi dove convivono diverse comunità di origine africana e indiana. Foto di Giada Gugu





A. Grosfilley,  
Dévaluation,  
Wax hollandais  
Vlisco 14/1290

A. Grosfilley,  
Bébé couvert du  
pagne "Z'yeux  
voient, bouche  
dit rien". Wax  
hollandais  
Vlisco A1315,  
Vincennes 2012

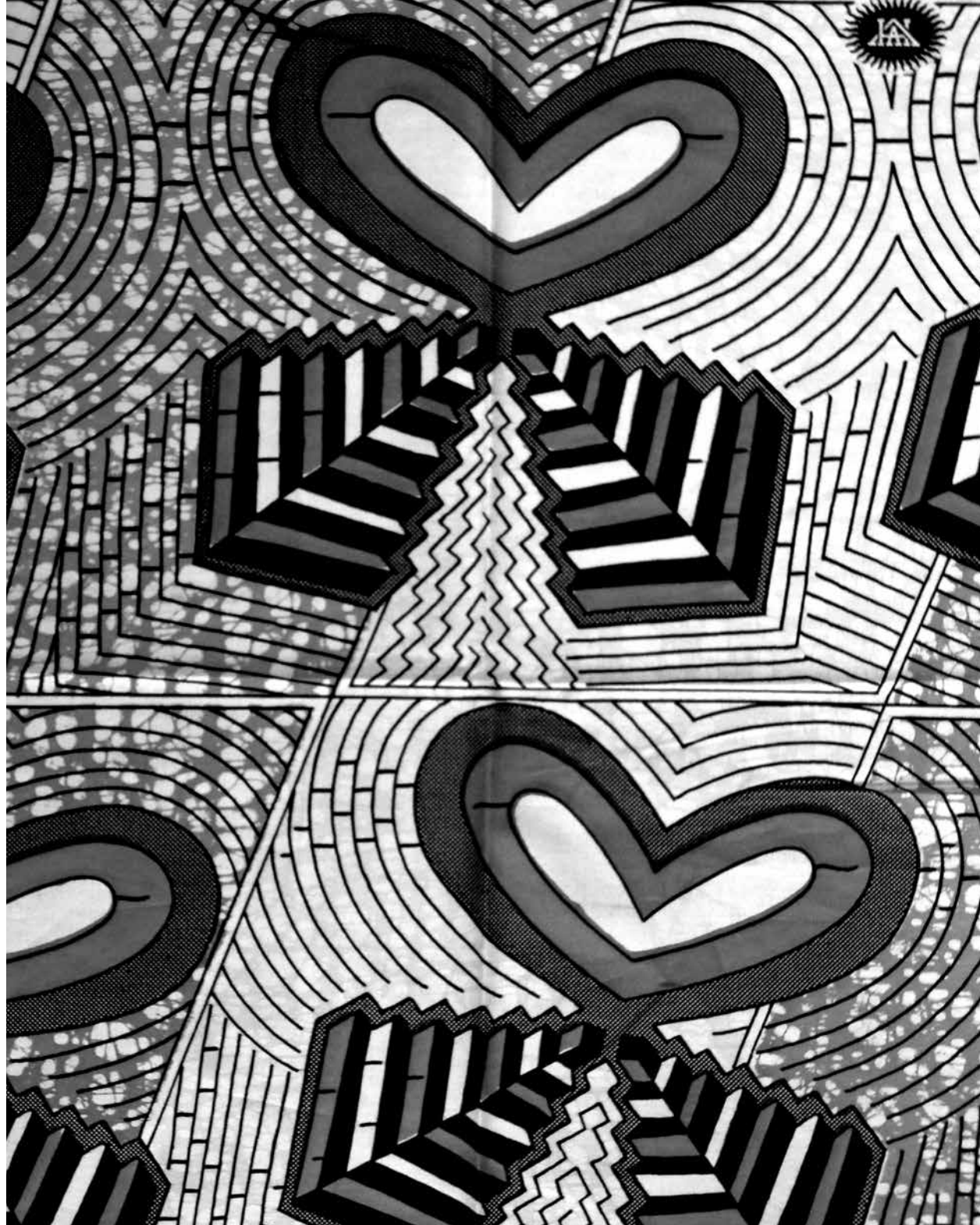


rie de crèches et l'obsession de performance professionnelle de nombreuses bourgeoises des quartiers riches de Paris, Neuilly ou Vincennes, des familles aisées font appel à des assistantes maternelles dénommées "nounous". En concurrence avec des Malaisiennes, des Maghrébines ou des Polonaises, les Ivoiriennes d'origines bété, baoulé ou dida apparaissent souvent comme les candidates favorites. Elles ont un bon niveau de français parlé et écrit, permettant par exemple de lire la posologie d'un médicament, elles sont christianisées comme l'attestent leurs prénoms Bernadette, Thérèse, Léontine, Charlotte ou Patricia, et auraient une "vocation" à s'occuper des enfants, selon les employeuses. Le fait qu'elles aient souvent laissé leurs propres enfants au pays n'est pas vu comme un acte d'abandon, mais prouve qu'elles sont maternelles, qu'elles ont de l'expérience, et qu'elles vont être motivées pour travailler pour leur envoyer de l'argent. En outre, n'ayant pas d'enfant avec elles, ces nounous seront sollicitées pour être flexibles au niveau des horaires.

Il peut paraître surprenant de voir avec quelle facilité un couple va confier ses enfants, ses êtres les plus chers au monde à une étrangère dont ils ne savent presque rien. Cependant, celle-ci a souvent été recommandée par une amie, grâce à un stratagème rodé par les Ivoiriennes. Lorsqu'une nounou bien appréciée par son employeuse veut faire entrer une compatriote dans le cercle des nounous du quartier, elle s'absente pendant quelques jours pour un motif erroné de maladie. Elle ne prévient sa patronne qu'au dernier moment et lui propose les services de "sa cousine" au pied levé. Cette dernière passera une semaine exemplaire, étant aimante avec les enfants, discrète à la maison, propre... Cette mise en scène sera en fait une façon de faire ses preuves, afin que la famille puisse faire l'écho de ses qualités à une amie à la recherche de nounou. Le couple bourgeois qui emploie une nounou étrangère cherchera peu à la connaître. De toutes les façons, l'Ivoi-







A. Grosfilley,  
Le cœur  
de Barack  
Obama,  
Superwax  
hollandais  
Visco A1015

rienne ne partagera pas leur vie, et sera dans l'appartement quand ils seront absents. Son rôle d'invisibilité sera le garant d'une harmonie du couple, qu'elle déléstera des corvées matérielles. Par son travail domestique, elle évite les tensions liées à la répartition des tâches ingrates entre l'homme et la femme.

Etonnamment, de nombreuses nounous travaillent dans l'illégalité. D'une part, elles peuvent fournir les papiers d'une amie sans que cela ne gêne la famille pour rédiger le contrat d'embauche, même si la photo est peu ressemblante. D'autre part, l'employeur ne déclare souvent pas le nombre réel d'heures travaillées car il dépasse généralement les 50 heures hebdomadaires. Les heures supplémentaires qui devraient être les mieux payées sont souvent omises. Cette situation soulève un paradoxe saillant: comment des familles aisées rémunèrent si peu des femmes qui

s'occupent de leurs enfants? En fait, de façon hypocrite mais intériorisée, elles pensent que ces Ivoiriennes travaillent par vocation et non pour l'argent, et que c'est leur rendre service que de leur confier des enfants, elles qui les aiment tant et qui sont loin de leur propre progéniture.

Malgré toute sa douleur, sa fatigue, sa solitude dans un appartement sans dialogue, où on lui demande de ne pas faire sa cuisine du pays qui sent trop fort, la nounou ivoirienne parvient à fuir cette négation d'elle-même pendant une heure quotidienne, pour se sentir être, avec fierté et bonheur. Son lien avec son pays se fait grâce au pagne, et à ses rendez-vous journaliers au parc avec ses compatriotes.

#### **Se sentir au pays, de la parole au pagne**

La nounou se sent souvent bien étrange et étrangère dans ce grand appartement bourgeois qu'elle occupe. Le lieu de



## Le "tate" ivoriane e l'indossare il pagne nella regione parigina

La regione parigina presenta una popolazione di immigrati di origine africana molto numerosa. Durante le prime migrazioni le donne immigrate arrivavano in Francia attraverso i ricongiungimenti familiari. A questo flusso di popolazione proveniente principalmente dalle aree saheliene islamizzate, si è aggiunta, a partire dagli anni '90, una migrazione costituita principalmente da donne cristiane arrivate da sole dall'Africa occidentale e in particolar modo dalla Costa d'Avorio. Queste donne, dette *nounous*, sono andate a ricoprire il ruolo di cura dei bambini di ricche famiglie borghesi. Hanno ben capito che la società francese ha bisogno di loro per ridurre le proprie mancanze istituzionali nell'aiuto alla persona. Hanno un buon livello di francese, il che gli permette di poter leggere la posologia dei farmaci, sono cristiane, come testimoniano i loro nomi (Thérèse, Bernadette, Charlotte ecc.), e soprattutto avrebbero una "vocazione" a occuparsi dei bambini secondo i loro datori di lavoro.

Si devono vestire all'occidentale per non essere giudicate come "folkloriche" dalle famiglie per cui lavorano.

Le *nounous* sono straniere ed estranee in questi grandi appartamenti borghesi, assai differenti dalle stanze in cui trascorrono le notti. L'unico momento in cui ritornano ad essere loro stesse è durante la "piccola parentesi ivoriana", quando portano i bambini al parco a giocare. Lì si incontrano con altre *nounous* per parlare del Paese di origine e delle ultime novità, per discutere dei problemi e darsi reciproci consigli. Le discussioni sono spesso in dialetto. Anche l'abbigliamento cambia in queste piccole parentesi, in un nostalgico riappropriarsi della propria identità, esse non rinunciano a sfoggiare il proprio *pagne*, un largo tessuto wax rettangolare stampato in Olanda specificatamente per il mercato africano. Ad Abidjan non compravano che wax locali, Uniwax, sperando un giorno di poter indossare il Vlico, il wax olandese. Adesso però con gli stipendi in euro questo sogno si è potuto avverare. I parei permettono alle *nounous* di riprodurre i gesti di cura delle donne africane. Li usano come teli su cui fare giocare i bambini, per ripararsi dal freddo, come decorazioni della culla o, se non viste, per portare i bambini addormentati sul dorso mentre salgono le scale con la spesa rientrando a casa. Davanti a un dovere quasi deontologico di cancellazione delle loro origini, le *nounous* proiettano nei *pagne* la loro maniera di vivere, e il tessuto diventa così un legame con il loro Paese e la loro cultura.

vie diurne decoré avec soin diffère du logement qu'elle rejoint à la nuit tombée, meublé d'un matelas au sol et d'une table de récupération. Elle y découvre des codes qu'elle ne comprend pas toujours, comme le rangement des couverts en argent au salon mais celui des couteaux et fourchettes en acier dans la cuisine. Elle n'est pas sensée s'installer au salon et devra jouer avec les enfants dans leur chambre. Elle devient une garante de l'ordre et ne doit donc pas troubler l'équilibre apparent de la famille qui l'emploie et celui de son appartement.

Toutefois, quand les patrons sont au travail, pour supporter un emploi du temps surchargé de courses, des repas et du bain des enfants, du repassage et du rangement, les *nounous* s'offrent une petite parenthèse ivoirienne à l'occasion de la sortie des enfants à l'aire de jeux. C'est là qu'elles se retrouvent pour se donner des nouvelles du pays, et s'apporter des conseils mutuels lors de conflits avec leur patronne. Les discussions se font souvent en langue vernaculaire, et tout d'un coup le paysage urbain de quartiers à faible taux d'immigration africaine se colore de groupes de femmes noires. Le lien avec les compatriotes devient nécessaire pour supporter l'exil. Ces femmes ont compris que le terme "intégration" ne leur convenait pas. La société française a besoin d'elles pour pallier à ses faiblesses institutionnelles dans le domaine de l'aide à la personne, mais ne leur reconnaît pas de place réelle. Elles ne cherchent donc pas à s'installer, mais envisagent plutôt de rentrer au pays à la retraite.

Leur habillement traduit cet attachement à leur culture. Les *nounous* s'habillent généralement à l'occidentale pour ne pas être jugées comme "folkloriques" par les familles françaises, mais elles ont toujours avec elles un *pagne*. Il s'agit d'un rectangle de tissu wax, un batik imprimé en Hollande spécialement pour le marché africain. A Abidjan, elles n'achetaient souvent que du wax local, Uniwax, en espérant un jour pouvoir s'habiller en Vlico, le wax hollandais de prestige. Avec leurs revenus en euros, il devient possible de réaliser ce rêve. C'est généralement dans le quartier parisien de Château Rouge qu'elles vont s'approvisionner. Ce *pagne* leur permet de reproduire les gestes maternels de la femme africaine. Elle le nouera pour porter l'enfant au dos, et assumer les tâches imposées par son employeuse. Ainsi, elle pourra faire du repassage tout en endormant le bébé. S'il est courant de voir ce *pagne* constamment dans la poussette, presque comme le doudou de l'enfant, c'est qu'il sert de manière quasi quotidienne. Le *pagne* peut être étalé au sol dans un parc afin que l'enfant y joue à quelques jeux d'éveil. Il sert également à porter l'enfant endormi dans les escaliers, tout en montant à bout de bras des sacs de courses lourds et encombrants, et les costumes récupérés au pressing, à la demande de la patronne. Bien entendu, même si la technique du nouage au dos s'avère efficace et parfois nécessaire pour accomplir plusieurs tâches dans des immeubles sans ascenseur, la *nounou* ne doit en aucun cas porter les enfants de la sorte dans la rue. Ils doivent toujours apparaître en public dans leur poussette. Cette pratique textile et corporelle s'inscrit dans une sphère culturelle spécifique de la femme africaine et doit être occultée, même si elle est courante derrière les murs.

Excepté ce *pagne* accessoire, les *nounous* utilisent également le wax dans l'habillement. Contrairement à de nombreuses immigrées maliennes de la région de Kayes résidant dans la commune de Montreuil<sup>3</sup> qui portent le





boubou qu'il neige ou qu'il vente, les Ivoiriennes attendent les beaux jours et également d'avoir fait leurs preuves avec la famille employeuse, pour éviter toute réflexion.

Leurs tenues d'été en wax sont un écho du code vestimentaire ivoirien. Elles sont réalisées sur mesure par un tailleur africain, et sont doublées, tout comme les vêtements portés en Côte d'Ivoire, pour un meilleur tombé du tissu. Les femmes portent le *complet*, c'est-à-dire un corsage, un pagne qui descend jusqu'aux chevilles ou une jupe longue droite appelée *maxi*, et un pagne plié et drapé sur les hanches. De manière traditionnelle, ce vêtement renvoie les signaux d'une femme mariée qui est respectable.

Ces formes vestimentaires se distinguent nettement de la façon dont les jeunes générations de Françaises d'origine africaine s'approprient le wax ces dernières années, en mélangeant des vêtements urbains occidentaux avec des accessoires africains (foulard, sac, écharpe). Il ne s'agit là que de petites touches et non d'un vêtement intégral, avec le même motif de tissu de la tête aux pieds. Contrairement à la jeune Black, la nounou africaine d'âge mûr n'est pas dans une espèce de revendication identitaire. Elle s'habille ainsi pour faire le lien avec son pays et sa communauté. C'est davantage le reflet d'une nostalgie personnelle qu'une volonté de se positionner et de s'affirmer par rapport à autrui.

Les nounous en situation régulière, qui ont la chance de pouvoir se rendre en Côte d'Ivoire de temps en temps, ramènent dans leurs valises quelques vêtements du pays à vendre. Il s'agit généralement de boubous de type *patakali*, c'est-à-dire de grandes robes qui se portent seules, (contrairement au boubou malien ou sénégalais qui se porte sur un pagne drapé et avec un foulard noué sur la tête). Ces tenues seront portées lors de leurs jours de congés. A travers ces arrivages du pays, les femmes rapportent les derniers motifs de wax en vogue. Lorsqu'elles font découvrir ces nouveautés, elles ne manquent pas de transmettre le nom donné aux motifs à Abidjan : après "Z'ongles de Madame Thérèse" (nom se référant à l'épouse du Président F. Houphouët Boigny), "Dévaluation" ou "Conjoncture", ce sont "le cœur de Barack Obama" et "Z'yeux voient, bouche dit rien" qui sont à la mode. Le pagne devient un support de conversation, une occasion de se distraire et de se rassembler, et offre aussi un petit complément de revenus pour celle qui revient de voyage.

En hiver, c'est l'usage d'un "pagne lourd" qui traduit leur appartenance culturelle. Il s'agit d'une pièce de tissu qui est portée sur une épaule comme une étole, et qui fait office de châle quand il fait plus froid. Ces étoffes sont des tissages artisanaux de différentes régions de Côte d'Ivoire comme le pagne baoulé caractérisé par des effets d'ikat indigo, ou encore le *kita agni*, un tissage en rayonne aux couleurs éclatantes. Porter le pagne devient une manière de se ressourcer, pour ces femmes qui se sentent si étrangères et invisibles dans les appartements bourgeois.

La présence de ces nounous ivoiriennes marquera sans doute d'une manière ou d'une autre l'imaginaire des enfants riches sur l'Afrique. Cependant, les relations entre les familles employeuses et ces femmes noires ne seront pas profondes car elles sont basées sur un principe d'évitement: quand l'une arrive, l'autre part. Ainsi, les moments de partage sont très courts et focalisés sur l'enfant. L'appartement devient un lieu alternativement occupé par une élite bourgeoise et une nounou ivoirienne, mais cet espace ne sera pas marqué par la présence de cette dernière, dont le but n'est

que de restituer chaque soir l'harmonie d'un lieu et d'en faire oublier le désordre occasionné par de jeunes enfants. Devant ce devoir presque déontologique d'effacement, la nounou projette dans le pagne une façon d'exister. Il devient le tissu du lien avec son pays et sa culture.

Anne Grosfilley, docteur en anthropologie, spécialiste des textiles et de la mode en Afrique. Elle a travaillé comme commissaire d'exposition à Manchester Museum (*Postcards from Tanzania*), au Musée du Textile de Labastide Rouairoux (*Textiles d'Afrique de l'Ouest*), ainsi qu'au dernier Festival des Arts Nègres à Dakar (*Afrique des Textiles*). Auteur d'ouvrages et d'articles de référence et intervenante régulière (presse, festival) sur le textile comme fait culturel de l'Afrique contemporaine

#### BIBLIOGRAPHIE

A. Grosfilley, *Le langage du wax en Afrique de l'Ouest : le marché à la parole*, in « Tissus à message », Association Française pour l'Etude du Textile, Paris 2012, pp.149-163

A. Grosfilley, *Afrique des textiles*, Edisud, Aix en Provence 2008

C. Ibos, *Qui gardera nos enfants? Les nounous et les mères*, Flammarion, Paris 2012

P. Ndiaye, *La condition Noire, Essai sur une minorité française*, Calmann-Lévy, Paris 2008

M. Pinçon, M. Pinçon-Charlot, *Dans les beaux quartiers*, Seuil, Paris 1989

*Regards sur l'actualité. Politique de l'immigration*, La documentation Française, n. 326, Paris 2006

A. Spire, *Accueillir ou reconduire, Enquêter sur les guichets de l'immigration*, Collection Raisons d'agir, Seuil, Paris 2008

#### NOTES

1 - Le regroupement familial est un dispositif défini comme indispensable par le Conseil d'Etat en 1978.

2 - Cet article se fonde principalement sur une étude menée par Caroline Ibos dans le X<sup>ème</sup> arrondissement de Paris et un travail de terrain personnel effectué à Vincennes.

3 - Montreuil est une commune limitrophe de Vincennes.

African women living in the Paris area have arrived through a range of different means. Some entered France through family reunions, while others arrived on their own. The latter are represented by Christian women from West Africa. These women, known as "nounous", are usually from Cote d'Ivoire and work as carers for children from rich Parisian families. The "nounous" have to become effectively invisible as they perform everyday tasks. The only element that reveals their culture and identity is their loincloths –rectangular pieces of fabric made in the Netherlands specifically for the African market. They are worn when taking children out to the park as a sort of re-affirmation of their background and origin.